

PROMENADE A TRAVERS LE PASSÉ DE DONZERE

Extraits : "La Grand'Rue..."

Pas de comparaison possible entre ce qu'était la rue à DONZERE - et pour préciser : la Grand'Rue où nous habitions -, au début de ce siècle, c'est-à-dire avant la guerre de 1914, et ce qu'elle est aujourd'hui. Rien d'un simple lieu de passage où les rares passants se croisent sans se saluer, ni même se connaître, marchant d'un pas hâtif, se faufilant entre une morne rangée d'automobiles alignées comme un convoi funéraire, et une corrida d'autos et de motos pétaradant et vrombissant. La rue ? c'était le lieu de rendez-vous, où l'on prenait le temps de parler avec les voisins et les voisines, ou le passant qu'on rencontrait. C'est surtout autour des fontaines que se formaient des groupes animés et toujours renouvelés ; car, plusieurs fois par jour, munis de seaux et d'arrosoirs, il fallait s'y approvisionner. Il y en avait six pour tout le centre du village : près de la Mairie, au Fourmeras, à la Porte de l'Argentière, à l'Horloge, les fontaines du Melon et du Portail de la Font. Aussi la "clientèle" était-elle nombreuse et bien souvent il fallait faire la queue en attendant son tour ; bonne occasion pour faire un brin de causette. La plus achalandée était celle de l'Horloge, proche de chez nous, et qui présentait l'avantage d'offrir un abri contre le vent ou la pluie. Durant tout le temps des vendanges, elle était encombrée de cuves et de tonneaux que l'on venait "embuger", opération qui consistait à les remplir d'eau pour faire gonfler le bois des douves. Tous les jeudis, l'Epicerie Benistant voisine y mettait à dessaler dans un baquet les morues destinées à la vente du vendredi ; elles y restaient toute la journée et toute la nuit et jamais je n'ai entendu dire qu'on en eût volé.

Ces fontaines étaient alimentées par les eaux captées au pied de Navon, en amont du Creux du Merle, et elles fournissaient une eau abondante et agréable. Pas de robinet pour celles de l'Horloge et de la Mairie, dont le trop plein se déversait dans la rigole bordant le trottoir. Quelle aubaine pour nous qui pouvions y faire naviguer nos bateaux en papier ou même quelque simple morceau de bois !

Nous nous livrions aussi dans la rue à bien d'autres jeux tout simples, car la rue était ô nous, une fois finie. De ces jeux, nous parlerons une autre fois.

Cependant la rue nous offrait bien d'autres divertissements ; elle était en effet, si l'on peut dire, la vitrine de tous les artisans et marchanda ambulants qui venaient y exercer leurs métiers. Ils s'annonçaient par des chanta variés, chaque profession ayant ce qu'on appellerait aujourd'hui son "indicatif". C'était le "raccommodeur de faïence et de porcelaine", un métier que l'on a peine à imaginer aujourd'hui où l'on jette à la poubelle tout ce qui est casse, fêle, abimé ou simplement passe de mode. Et, pourtant il ne chômait pas le raccommodeur, remettant en service, en les ajustant délicatement avec des crochets métalliques, assiettes et plats. Je me souviens d'un "saladier" ainsi raccommodé, que nous avons utilisé ainsi pendant des années encore. Les mêmes remettaient aussi en état parapluies et ombrelles, en apportant à leur travail de sauvetage d'objets, dont personne ne voudrait aujourd'hui, un soin aussi minutieux que s'il se fût agi de quelque objet d'art.

Deux fois par semaine au cri de "peà de iebre, peà de lapi", le "pataïre" annonçait son passage, tenant, ficelé sur son épaule, un chargement de peaux entourées d'un essaim de mouches. Quelquefois, nous le suivions en prolongeant son appel et sur le même ton, de : "Lou pataïre ei in couquin" ; mais sans nous faire voir, car nous voulions être bien en cour avec lui, afin d'obtenir le maximum des peaux que nous lui portions. Il nous en donnait un sou, deux sous seulement quand les peaux avaient belle apparence, que nous tâchions de leur donner en les gonflant avec du papier journal. Quant aux chiffons qu'il ramassait aussi, nous ne lui en donnions que rarement car nous usions nos vêtements jusqu'à la corde. Il

arrivait aussi qu'il achetât des escargots ; alors, dès qu'il avait plu, tous les enfants partaient en chasse après l'école, afin de gagner quelques sous.



Au chant de "ciseaux, couteaux, rasoirs", l'amoulaire (le rémouleur) annonçait sa venue à travers les rues du village; souvent il s'établissait sous la fontaine de l'Horloge, où une dure banquette de pierre lui servait de couchette. C'était pour nous une distraction que de le regarder affûter avec minutie les lames sur sa meule, actionnée par une grande roue qu'il faisait tourner à l'aide d'une pédale. Mais ce qui nous intéressait encore plus, c'était "l'estamaire". A cette époque, nous nous servions de couverts les uns en fer, les autres en étain. On utilisait aussi pour la cuisine quelques casseroles en fer blanc (l'aluminium n'était pas encore sur le marché) ; tout cela, on le faisait étamer de temps en temps pour lui donner une nouvelle jeunesse. L'étameur, lui, s'installait plutôt au Champs de Mars ; il disposait d'une sorte de grand plateau en fer blanc, légèrement creux, d'environ quatre-vingts centimètres de diamètre, posé sur un feu de charbon de bois, dans lequel il faisait fondre des baguettes d'étain. C'était une faveur, pour l'un de nous, que d'actionner le soufflet pour activer le feu. Dans l'étain liquide, il plongeait les objets à rétamé, qu'il retirait avec

une pince ; après les avoir plongés rapidement dans l'eau, il les essuyait soigneusement. On lui donnait aussi les vieux couverts en étain, trop usés, qu'il faisait fondre pour les remouler et les remettre ainsi entièrement à neuf.

J'ai parlé du charbon de bois ; on en utilisait beaucoup pour faire la cuisine, surtout durant l'été ; les forêts de la région, pauvres en bois de qualité, fournissaient abondamment la matière première. Elles étaient exploitées par des équipes de bûcherons (les "bouscatiers") qui venaient la plupart d'Italie ; ils établissaient leurs campements au milieu des parcelles à exploiter et s'y construisaient des cabanes rustiques, faites de troncs d'arbres et de fagots et recouvertes de branchages ; couchant sur un lit de bruyères, ils se nourrissaient frugalement d'oignons, de lard et de pommes de terre, mais surtout de pain qu'ils venaient chercher au village dans de grands sacs ; sans doute amélioreraient-ils de temps en temps l'ordinaire, de quelques lapins, pris au collet, car ils abondaient dans la forêt à cette époque. Ils fabriquaient sur place le charbon de bois, dans de grandes meules de rondins, couvertes de terre, qui se consumaient lentement ; on en voyait la fumée d'élever dans le ciel. Plusieurs fois, durant l'été, ils parcouraient les rues avec une charrette chargée d'énormes piles de sacs de charbon de bois, qu'ils écoulaient d'ailleurs rapidement. On en utilisait à la maison, sur le "potager", et pour l'allumer plus facilement, nous allions chez le boulanger acheter pour quelques sous de "charbonilles". C'était le résidu de la combustion du bois avec lequel le boulanger chauffait son four, et qu'il retirait avec une raclette, une fois le four chaud ; cendres et braises incandescentes étaient mises dans un étouffoir, sorte de grand cylindre métallique, puis tamisées pour en extraire les "charbonilles". Ce combustible servait aussi pour faire gratiner les plats (quand on ne les portait pas pour cela au four du boulanger). Car beaucoup de maisons ne disposaient pas d'un fourneau et de plus, on ne l'allumait pas durant les mois d'été. Alors on posait le plat à gratiner sur le réchaud à charbon de bois, ou sur le potager, en disposant par-dessus une plaque en tôle, pleine de braise incandescente ; le résultat était d'ailleurs excellent.

Mais revenons à notre rue où passait de temps en temps le vitrier avec sur le dos une hotte où étaient rangés des carreaux de différentes dimensions. Plus discret était le marchand d'allumettes de contrebande qui passait deux fois par an. J'en revois un, en savates à

semelles de corde, la veste accrochée à l'épaule gauche, tirant de dessous cette veste de petits blocs de bois, tranchés jusqu'à quelques millimètres de la hase, en longueur et en largeur ; cela donnait un bloc d'allumettes, pas très régulières, dont l'extrémité libre avait été trempée dans le soufre puis dans une pâte de phosphore. Elles étaient très inflammables et dégageaient en brûlant une forte odeur de soufre. On lui en achetait quelques blocs car elles coûtaient cher que les allumettes de l'Etat. Mais on nous recommandait de n'en parler à personne puisque c'était de la contrebande. D'ailleurs on ne revit plus notre bonhomme après les années 1910/1912 ; je doute qu'il se soit retiré après fortune faite.



Moins discrets étaient les marchands ambulants qui, pour la plupart, passaient à date fixe. Leur magasin était fait de voitures basses, souvent traînées par un âne ; il y avait le bazar avec du matériel de cuisine, quincaillerie, "terrailles" (pots et casseroles en terre cuite utilisés à peu près exclusivement pour la cuisine), marmites en fonte, etc... Quelques marchands d'étoffes aussi et, à l'automne, annonçant sa venue à l'aide

d'une trompe, "lou marchan de poun, de castagno, de rabo di mountagno". Comme ils allaient de pays en pays, par petites étapes, souvent loin de chez eux, ils couchaient la plupart du temps sur une sorte de claie accrochée sous la voiture et protégée par une bâche. Nous faisons cercle autour d'eux, toujours curieux. Mais parfois nous profitons de véritables spectacles : c'étaient les montreurs d'ours, venus des Pyrénées, avec un ours enchaîné à leur poignet, qu'ils faisaient danser, en agitant un tambourin cerclé de grelots.

Une autre fois, c'étaient des Landais à la veste en peau de mouton, ou des Basques vêtus de costumes aux vives couleurs, montés sur des échasses, exécutant des danses gracieuses ou acrobatiques, pour recueillir quelques centimes. Avant l'hiver, on voyait arriver, venus de leurs montagnes, les petits Savoyards coiffés de leur bonnet, à l'épaule une longue corde munie d'un hérisson ; ils offraient leurs services pour ramoner les cheminées ; quelques-uns apportaient une marmotte qu'ils montraient pour quelques sous. C'étaient des enfants - quelques-uns avaient à peine dix ans - ; ils vivaient misérablement, couchant à la belle étoile, heureux de trouver parfois l'abri d'une meule de paille ou de quelque couvert comme celui qu'offrait l'Horloge.

Plus fréquemment passaient des chanteurs des rues - généralement un couple familial - chantant à longueur de journées, sur le même ton des complaintes aux innombrables couplets, relatant quelque événement marquant de l'actualité, - une actualité qui, tout de même, datait souvent de plusieurs mois. Je me souviens encore - j'ai dû l'entendre en 1909 - de quelques vers d'une de ces complaintes sur le tremblement de terre qui, en 1908, détruisit la ville de Messine

"Messine et Regio, les deux villes détruites
Par un tremblement affreux ;
D'un côté la mer en furie,
De l'autre le feu dévorant...



Leurs chansons, imprimées sur un méchant papier qu'ils vendaient, deux sous, racontaient aussi les exploits des "Chauffeurs de la Drôme" ou de la "Bande à Bonnot".

Je n'oublierai certes pas te joueur d'orgue de Barbarie, poussant son orgue monté sur un essieu ou, quand il était "parvenu" installé sur une voiturette trainée par un petit âne, - voiturette qui servait à la fois pour porter l'orgue et pour abriter le propriétaire.

Mais il est un spectacle journalier auquel nous n'aurions pas manqué d'assister pour un empire ; nous étions d'ailleurs aux premières loges pour cela : nous habitions alors la maison qui fait l'angle à gauche de la rue de la Double ; juste sous notre balcon était la potence supportant un réverbère ; il y en avait une vingtaine pour "éclairer" tout le village, dont cinq pour la Grand'Rue. Aussi loin que remontent mes souvenirs, le premier qui revient à ma mémoire est celui du préposé à L'éclairage - c'était un Monsieur MEETZ, qui tenait commerce de lampiste - arrivant avec son échelle et un vaste panier empli de lampes à pétrole. A la nuit venue, il venait mettre ces lampes en place, garnies d'une quantité de pétrole savamment dosée pour que leur flamme s'éteigne vers minuit. De notre observatoire, nous regardions notre lampiste procéder à cette opération, suivant un rite toujours le même : la lampe allumée au sol, mise en place avec précaution, le réglage méticuleux de la mèche pour qu'elle ne "monte" et ne "fume" pas et que la lumière dure le temps prévu au contrat avec la Mairie. Mais, bien entendu, les lampes n'étaient pas allumées les nuits de pleine lune, la clarté répandue par l'astre étant sans comparaison possible avec la leur.

Telle était notre Grand'Rue, il y a trois quarts de siècle. Si j'apprécie aujourd'hui la vive clarté que, la nuit, les lampes électriques répandent sur toi, combien je te regrette, ô ma Grand'Rue d'autrefois, quand je te traverse durant la journée ! Ce n'est pas par regret stérile des années enfuies. C'est à cause du sentiment que tu es maintenant une rue sans âme, qu'elle est finie tout jamais l'époque où l'on savait prendre le temps de vivre, où l'on appréciait les joies simples, où l'on avait le sentiment de ne pas être des étrangers les uns pour les autres, mais au contraire de constituer comme une grande famille. A notre époque qui nous offre des commodités de toutes sortes - dont nous sommes souvent les esclaves -, combien je préfère ces temps où la vie certes n'était pas facile mais, sous une autre forme, on connaissait au moins la « douceur de vivre ».

G. SOUMILLE

1 poun= pomme

2 castagno= châtaigne

3 rabo= rave